

BATAKOVIĆ Dušan, *les Sources françaises de la démocratie serbe : 1804-1914*

Paris, CNRS Éditions, 2013, 577 p., ISBN : 978-2-271-07080-7.

Marko Božić



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ceb/9074>

DOI : [10.4000/ceb.9074](https://doi.org/10.4000/ceb.9074)

ISSN : 2261-4184

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

ISBN : 978-2-85831-229-0

ISSN : 0290-7402

Référence électronique

Marko Božić, « BATAKOVIĆ Dušan, *les Sources françaises de la démocratie serbe : 1804-1914* », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 43 | 2015, mis en ligne le 09 juin 2016, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/9074> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceb.9074>

Ce document a été généré automatiquement le 6 juillet 2021.



Cahiers balkaniques est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

BATAKOVIĆ Dušan, *les Sources françaises de la démocratie serbe :* 1804-1914

Paris, CNRS Éditions, 2013, 577 p., ISBN : 978-2-271-07080-7.

Marko Božić

- 1 L'idée de ce bref commentaire n'est point de rejoindre les louanges que mérite, sans aucun doute, l'œuvre de Dušan Bataković, directeur actuel de l'Institut des études balkaniques de l'Académie serbe des Sciences et des Arts et ancien ambassadeur de Serbie à Paris. Notre modeste but est de situer plus précisément cette volumineuse étude dans l'ensemble de l'historiographie contemporaine serbe, afin de mieux orienter le public français et sa lecture à venir. Sa mission semble d'autant plus fondée si l'on prend en considération le manque de littérature voisine en langue française. *Les sources françaises de la démocratie serbe* risque de rester encore longtemps l'unique *source française* en la matière, ce qui justifie l'élaboration d'au moins un compte rendu critique. Autrement dit, si son titre indique clairement *pourquoi* lire ce livre, nous allons nous consacrer à proposer la réponse à la question : *comment* se lit-il ?
- 2 Ce que son titre relève d'emblée, c'est l'orientation méthodologique de son auteur. En effet, c'est son cadre temporel, curieusement posé entre 1804 et 1914, qui révèle la perspective hobsbawmienne de cette étude – en réalité, il s'agit d'un panorama du XIX^e siècle serbe, en tant que « long siècle » dont l'esprit se traduit par une démocratisation progressive et irréversible de la société occidentale, qui, dans le cas serbe, culmine par ce qui est communément appelé « l'âge d'or de la démocratie serbe », coïncidant avec la brève période héroïque située entre 1903 et 1914.
- 3 Cette logique est suivie dès le début par la représentation des insurrections serbes (de 1804 à 1815), non seulement comme des soulèvements nationaux contre le pouvoir ottoman plusieurs fois centenaire, mais aussi, et surtout, comme la révolte populaire des causes et conséquences socio-économiques, qui a considérablement bousculé la structure de la société serbe par la suppression des rapports féodaux et la réforme agraire consécutive. Ainsi, suggère Bataković en avançant la thèse connue de

Leopold von Ranke, l'histoire moderne serbe ne commence pas simplement par une guerre libératrice contre les Turcs, mais par une véritable révolution ! Avec à peine quinze ans de retard sur la Révolution française, cette révolution serbe est déjà la première preuve de l'appartenance de la Serbie au giron d'une civilisation plus vaste, européenne et occidentale, dont cette nation balkanique a su, et, en définitive, a dû suivre les mouvements historiques.

- 4 Le principal problème d'une telle interprétation est la grave absence de sa motivation socio-économique : la Serbie de l'époque est une province aux limites de l'Empire ottoman, économiquement arriérée et essentiellement rurale, hors des procès complexes d'industrialisation, d'urbanisation et de stratification de la société occidentale, dès lors dépourvue de la puissante bourgeoisie, de la classe moyenne et de l'intelligentsia nationale, vecteurs des mouvements et pensées révolutionnaires. Afin de surmonter ce sérieux défaut, Bataković recourt à la *zadruga* – communauté rurale serbe – en affirmant que c'est bien cet ancien mode de vie et de travail en commun, fondé sur l'égalité parfaite de ses membres et l'absence de hiérarchie rigide, qui explique l'inclinaison spontanée des Serbes vers la démocratie moderne. Bien que l'on ne trouve nulle part chez Bataković de sérieuse analyse critique de ce phénomène (un peu plus développé dans les pages 68-69), ce motif de la « démocratie instinctive » (p. 518), comme « un sens particulier pour la démocratie et pour la justice » (p. 513), émerge assez souvent dans le texte pour marquer le lecteur et prendre sa place dans la brève préface de Georges-Henri Soutou (« [...] la Serbie disposait d'une base de départ, la démocratie agraire, qui n'existait pas ailleurs dans cette partie de l'Europe », p. 8). Ainsi, selon Bataković, investis d'un goût inné pour la démocratie, une fois libres et en capacité de décider de leur destin politique, les Serbes étaient prédestinés pour s'allier politiquement avec la *Grande nation*. Ce n'est pas un hasard si la dernière phrase de Bataković résume son thème majeur : « Avec les affinités culturelles et la parenté des mentalités politiques des deux nations, serbe et française, ce fut l'influence des doctrines françaises qui marqua de manière décisive la démocratie rurale de la Serbie dans sa longue marche vers la conquête des libertés publiques et de la démocratie parlementaire » (p. 522).
- 5 Du reste, c'est pourquoi, selon l'auteur, son panorama du XIX^e siècle serbe doit son originalité à ses nuances tricolores. Cependant, l'intensité de ces dernières n'est pas toujours la même : en effet, si l'on croise de longs passages de texte sans influence française évidente, il est vrai aussi que l'auteur se lance parfois bien au-delà de l'histoire politique pour la trouver en droit (quand, très ambitieusement, il égalise les influences française et autrichienne sur le Code civil serbe de 1844, p. 177), dans la littérature (en présentant le style belgradois comme une réaction des francophiles à « la ponctuation artificielle de la grammaire allemande » p. 360), et surtout, dans les relations internationales (par exemple, le chapitre *Prince Michel et Napoléon III*, p. 168 et suivantes) d'un petit pays aux confins de l'Europe qui, normalement, ni par sa position géographique ni par sa tradition, n'aurait été prédisposé à être marqué par une francophilie particulière. Pourtant, selon Bataković, bien qu'exposée aux emprises tutoriales d'une Autriche réactionnaire et d'une Russie autocratique comme deux forces régionales, la petite Serbie s'est continuellement inspirée de la tradition démocratique française, sous l'influence de laquelle se sont progressivement façonnées les idéologies des partis politiques, ainsi que les solutions constitutionnelles et institutions publiques. Dès lors, même l'alliance militaire franco-serbe de la Première Guerre mondiale devient une conséquence logique de l'histoire qui a dû, tôt ou tard,

mettre face à face la Serbie, démocratie parlementaire et l'Empire austro-hongrois, « une monarchie légitimiste et semi-féodale, menacée par les idées démocratiques et les idéaux nationaux » (p. 414), non comme deux simples adversaires de guerre, mais comme deux ennemis civilisateurs.

- 6 Cependant, l'éloquence marquée et l'érudition incontestable de l'auteur, autant que l'abondance d'exemples, de sources et de références documentaires en faveur de la prévalence *des sources françaises sur la démocratie serbe* risquent paradoxalement de constituer le plus grand défaut de la méthodologie de Bataković – d'une certaine unidimensionnalité de son approche. En effet, en se focalisant sur l'influence française, celui-ci a souvent, *volens nolens*, négligé les aspects voisins de sa problématique, qui peuvent alors facilement échapper à la curiosité du lecteur français. Ainsi, le chapitre consacré aux commencements de la gauche serbe donne l'impression que l'œuvre fondatrice de Svetozar Marković ne faisait qu'écho aux écrits et aux expériences des socialistes français, étant donné qu'à la source véritable de son idéologie, c'est-à-dire du socialisme agraire d'origine russe, Bataković ne réserve qu'une brève notice remarquée en passant. L'exemple le plus flagrant est offert par la représentation des *parizilije* – les Serbes remarquables formés dans les universités françaises – et leur présence dans la vie politique de l'époque. Selon Bataković, c'est grâce à eux que les idées du libéralisme européen pénètrent dans la culture politique serbe du XIX^e siècle. Soigneusement élaboré, le phénomène de *parizilije* devient un véritable *leitmotiv* qui se faufile dans l'ensemble du livre comme l'argument privilégié de l'auteur. Toutefois, Bataković lui-même a dû reconnaître, non sans se contredire, que l'élite du parti conservateur et austrophile (Jovan Marinović, les deux Garašanin, père et fils, chef du parti, Milan Piroćanac, etc.) a été également recrutée précisément parmi les composants de cette jeunesse francophone. Ce détail est d'autant plus curieux si l'on prend en considération l'ensemble de l'étude, sinon brillante, sur la genèse intellectuelle du conservatisme serbe telle qu'elle est exposée chez Bataković. Selon lui, ce dernier trouve son origine dans le régime des constitutionnalistes (*ustavobranitelji*), s'appuyant sur la bureaucratie rigide populairement associée à l'autocratie et à la tradition politique et juridique allemande (*nemačkari*), romantiquement opposée à l'esprit libéral gaulois.
- 7 Néanmoins, cette interprétation d'unidimensionnalité – la modernisation politique venant du *dessus*, c'est-à-dire par l'élite nationale proche des idées démocratiques d'origine française, et étant bien reçue *dessous* en raison d'une culture rurale égalitariste – est particulièrement prononcée dans la cinquième et dernière partie du livre, dédiée à la période héroïque de la démocratie serbe de 1903 à 1914. Toujours fidèle à la logique de « la fin de l'histoire », Bataković donne une image de la Serbie du début du XX^e siècle comme celle d'un État de droit achevé et politiquement mûr, dont la vie parlementaire a connu certains troubles endémiques – une forte fréquence des élections anticipées ou la régulière obstruction parlementaire de l'opposition – mais qui, en gros, reflétait le paradigme libéral-démocrate de son époque. L'auteur nous informe en détail sur le déroulement des élections, leurs résultats et les négociations post-électorales, dans un pays où la vie politique suit le rythme des changements successifs des gouvernements au pouvoir selon les règles du jeu démocratique, c'est-à-dire en fonction de la volonté de la majorité parlementaire issue du suffrage quasi universel. Attaché à cette fractographie, Bataković ne touche pas à l'anatomie de la vie institutionnelle ni de la culture politique (mis à part le rôle prononcé et non

institutionnel de l'armée), et risque de renforcer ainsi une représentation populaire et romantique, bien ancrée dans la conscience nationale et porteuse d'un message politique fort : depuis sa renaissance, et tout au long du XIX^e siècle, la Serbie donne la preuve de son appartenance aux courants civilisateurs modernes, alors européens et occidentaux.

- 8 Le seul problème de cette représentation est le fait que la démocratie, instaurée en 1903, ne correspondait pas vraiment au concept homologue européen ni, par conséquent, à l'usage contemporain du même terme. C'est le mérite des travaux de l'historiographie critique serbe, qui a révélé toute une série d'erreurs concernant cette interprétation romantique. Initié par la doyenne Latinka Perović, surtout dans ses écrits réunis sous le titre *Između anarhije i autokratije* [Entre anarchie et autocratie], ce travail se poursuit dans l'œuvre de Dubravka Stojanović, dont l'étude *Srbija i demokratija, 1903-1914* [Serbie et démocratie, 1903-1914] autant que le livre posthume d'Olga Popović Obradović, *Kakva i/ili kolika država* [l'État, mais lequel et/ou combien] méritent depuis longtemps leur traduction française.
- 9 Les résultats de cette déconstruction du mythe, « du long chemin de la démocratie serbe », proposent une image moins héroïque et, surtout, plus logique de l'histoire nationale. D'après cette réinterprétation, l'origine du mythe réside dans une confusion des concepts – plus précisément, dans l'assimilation simplificatrice de la démocratie à l'égalité. À partir d'une idée primitive de la démocratie comme société dépourvue de hiérarchie, certains intellectuels serbes de l'époque ont reconnu dans leur pays agraire, ce merveilleux « paradis des pauvres », le terrain autochtone et le champion de la démocratie. À leurs yeux, la Serbie archaïque a déjà réussi à réaliser l'idéal que les autres pays européens essaient toujours d'atteindre : l'égalité parfaite de tous. Pleins d'orgueil national, ils se vantaient de cette démocratie serbe en tant que situation authentique, ou résultat spontané de l'esprit national.
- 10 Ainsi, le programme du Parti radical – principal canalisateur des mouvements populaires en Serbie – combinait avec succès le conservatisme patriarcal avec les idées de l'extrême gauche européenne. En réalité, il s'agissait d'un modèle de démocratie clairement séparé du libéralisme non seulement économique, mais aussi politique, dans le sens où il ne reposait pas vraiment sur les libertés individuelles, mais plutôt sur une vision collectiviste du peuple comme entité organique. Autrement dit, si les libertés politiques figuraient dans le programme des radicaux, elles n'y étaient qu'en fonction de l'égalité. « En Serbie, on a compris cette égalité sociale comme la condition et le présupposé de la liberté politique. Cela fait un modèle opposé à celui européen où les libertés politiques, un acquis de la lutte révolutionnaire, présentaient la condition de la promotion du principe de l'égalité » (Dubravka Stojanović, *Srbija i demokratija 1903-1914* [Serbie et démocratie 1903-1914], p. 178 s). Positionnée à l'encontre de l'individualisme libéral, conservatrice, cette idéologie était engendrée par une peur des changements économiques qui avaient déjà avancé en détruisant la vieille structure de la Serbie patriarcale et traditionnelle. Son idéal était « l'État populaire » – une « fédération des communautés » – dont l'origine réside dans l'esprit slave, qui, prétendument, ne distingue pas *l'État de la société*. Alternative au capitalisme occidental en tant que phénomène étranger au génie slave, cet État devrait se fonder sur l'homogénéité du peuple – masse aux besoins et désirs identiques – la protéger et la promouvoir.
- 11 Même si elles ont considérablement évolué au fil du temps et en fonction des circonstances de la *realpolitik*, ces idées radicales dominaient la théorie, le discours et,

surtout, la pratique du Parti radical, force politique souveraine après 1903. En ce sens, la riche façade de la démocratie serbe cachait la pauvreté de la culture et la fragilité des institutions démocratiques. Loin de la modernité, conçue primitivement comme le pouvoir absolu de la majorité, cette démocratie serbe offrait la justification au quasi-absolutisme d'un parti populiste et à la liquidation de « la différence entre l'État populaire, le parti populaire et le peuple comme un ensemble uni et politiquement homogène et on délaisse le principe selon lequel il n'y a pas de séparation entre la société et l'État » (Olga Popović-Obradović, *Kakva i/ili kolika država* [l'État, mais lequel et/ou combien], Helsinški Odbor, Beograd, 2008, p. 260).

- 12 Ainsi, tandis que l'interprétation de Bataković suggère implicitement que l'expérience serbe du totalitarisme d'après 1945 n'aurait pu être qu'une digression tragique dans l'histoire nationale, un régime dénaturé, imposé de l'extérieur et entretenu par la force brute, les résultats de l'historiographie critique indiquent que les racines de l'État populaire en Serbie sont bien plus profondes qu'on ne l'aurait cru, étant donné qu'il ne concerne pas seulement l'expérience du régime communiste, mais remonte à la riche tradition du populisme radical d'avant 1945. Cela n'est qu'une des illustrations du rôle de l'historiographie critique qui explique le présent par le passé. Il s'agissait d'une démarche dure, peu populaire et politiquement risquée, de la démystification comme une entreprise introspective tant nécessaire aux nations balkaniques et au progrès de leur émancipation tardive. Ces dernières « n'ont pas encore appris à distinguer le passé et le présent, et c'est pourquoi elles ne sont pas aptes à atteindre cette objectivité indispensable pour l'interprétation du passé, sans laquelle la conscience historique se libère difficilement et lentement de son aspect mythique en faveur de celui historique proprement dit. Une représentation brouillée de sa propre histoire crée une représentation brouillée de son propre présent, et c'est la raison pour laquelle la conscience sociale et politique des peuples balkaniques est encore aujourd'hui, au seuil du XXI^e siècle, essentiellement déterminée par les erreurs, fictions et mythes » (Olga Popović-Obradović, p. 51).
- 13 Dans cette perspective, la publication française, nécessaire et utile, du grand livre de Dušan Bataković ne présenterait que « le profil droit » de l'historiographie moderne serbe. Hélas, pour le public français, le reste de son portrait reste toujours inachevé. Pour le compléter, il faut attendre les traductions de titres qui, au contraire des *Sources françaises de la démocratie serbe*, défendant l'idée que la Serbie fait partie depuis toujours de l'Europe, tentent de déterminer les causes de l'échec national et cherchent ainsi à savoir comment ce pays pourrait devenir, enfin, un État européen.

AUTEUR

MARKO BOŽIĆ

Juriste, Paris-Ouest Nanterre La défense, UPL